

Quel était le nombre des clous qui transpercèrent les mains et les pieds de Jésus ?

Saint Bonaventure, dans son récit de l'ensevelissement du Sauveur, semble croire que Notre-Seigneur n'était attaché à la croix que par trois clous, un seul clou fixant les deux pieds superposés. « Nicodème, dit-il, s'apprête à enlever le clou des pieds ; » et plus loin « le clou des pieds ayant été arraché. » Saint Bonaventure, en parlant ainsi, est de son temps et de son pays.

C'est en effet au XIII^e siècle et en Italie que les peintres Cimabuë et Margaritone se donnèrent les premiers la licence, dans leurs crucifixions, de placer les pieds

l'un sur l'autre et de les fixer avec un seul clou. Mais cet usage semble contraire à l'histoire profane aussi bien qu'à la tradition chrétienne. Les auteurs qui ont traité du crucifiement parlent toujours de quatre clous. Un personnage de Plaute dit, en envoyant un esclave à la croix : « *Affigantur bis pedes, bis manus.* Deux clous aux pieds, deux clous aux mains ! »

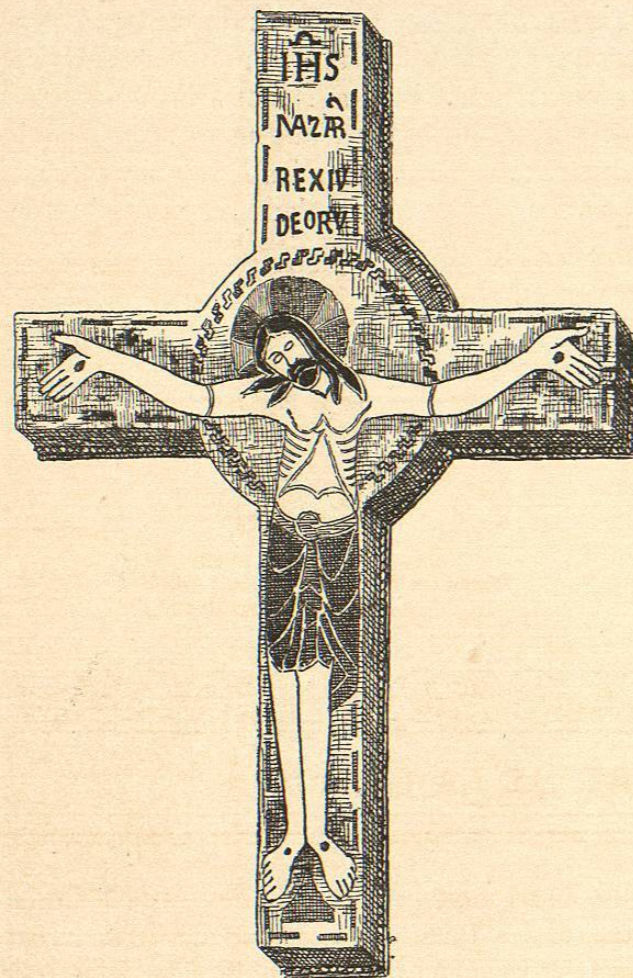
Les peintures découvertes dans les dernières fouilles de Saint-Clément, à Rome, montrent un crucifix les pieds séparés.

Tous les monuments de l'art grec nous montrent Notre-Seigneur fixé à la croix par quatre clous.

Le vieux crucifix de Lucques, attribué à Nicodème, le crucifix en bois de cèdre, attribué à saint Luc, conservé à Siroli, près Ancône, le crucifix en mosaïque, exécuté au VIII^e siècle dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre à Rome, un crucifix en argent, donné par Charlemagne au pape Léon III (815), le crucifix sur parchemin, peint dans une miniature du vieux Graduel de saint Grégoire (XI^e siècle), représentent tous Notre-Seigneur les

pieds attachés à la croix par deux clous distincts. Vous pourrez vous en convaincre de vos propres yeux, si vous regardez le vieux bas-relief provenant de l'antique abbaye de Norat. Vous verrez encore les deux pieds nettement séparés sur le Christ XIII^e siècle du Musée de Cluny que nous reproduisons. Vous constaterez enfin les deux clous sur le Christ émaillé, trouvé à Cherves en novembre 1896 (1).

1. Voir sur ces crucifix la savante étude de X. Barbier de Montault.



CHRIST, XIII^e SIÈCLE.
Musée de Cluny.
(Le Christ est crucifié par quatre clous.)

Saint Cyprien (III^e siècle), Rufin (IV^e siècle), Théodoret, saint Augustin, plus tard Innocent III (1200), le cardinal Baronius, le savant Tolet au XVI^e siècle, pensent tous que les pieds du Sauveur étaient fixés séparément. — Benoît XIV partage la même opinion (1).

Au même endroit, le savant écrivain réfute encore l'opinion de ceux qui, d'après l'inspection du saint Suaire de Turin, ou des toiles de Rubens à Anvers, soutiennent que les clous n'ont pas été enfoncés dans le creux de la main, mais dans le poignet. Pour les réfuter, il s'appuie à nouveau sur le texte de saint Jean : « Si je ne vois le trou des clous dans ses mains », et sur le texte de Zacharie (XIII) : « Quelles sont ces plaies dans le milieu de tes mains ? *in medio manuum tuarum ?* »

La tradition écrite, confirmant la tradition monumentale, peut nous convaincre que Notre-Seigneur était porté sur la croix par quatre clous.



CRUCIFIX DE CHERVES.
Collection de M. de Ruffignac à Angoulême.
(Les pieds sont toujours séparés.)

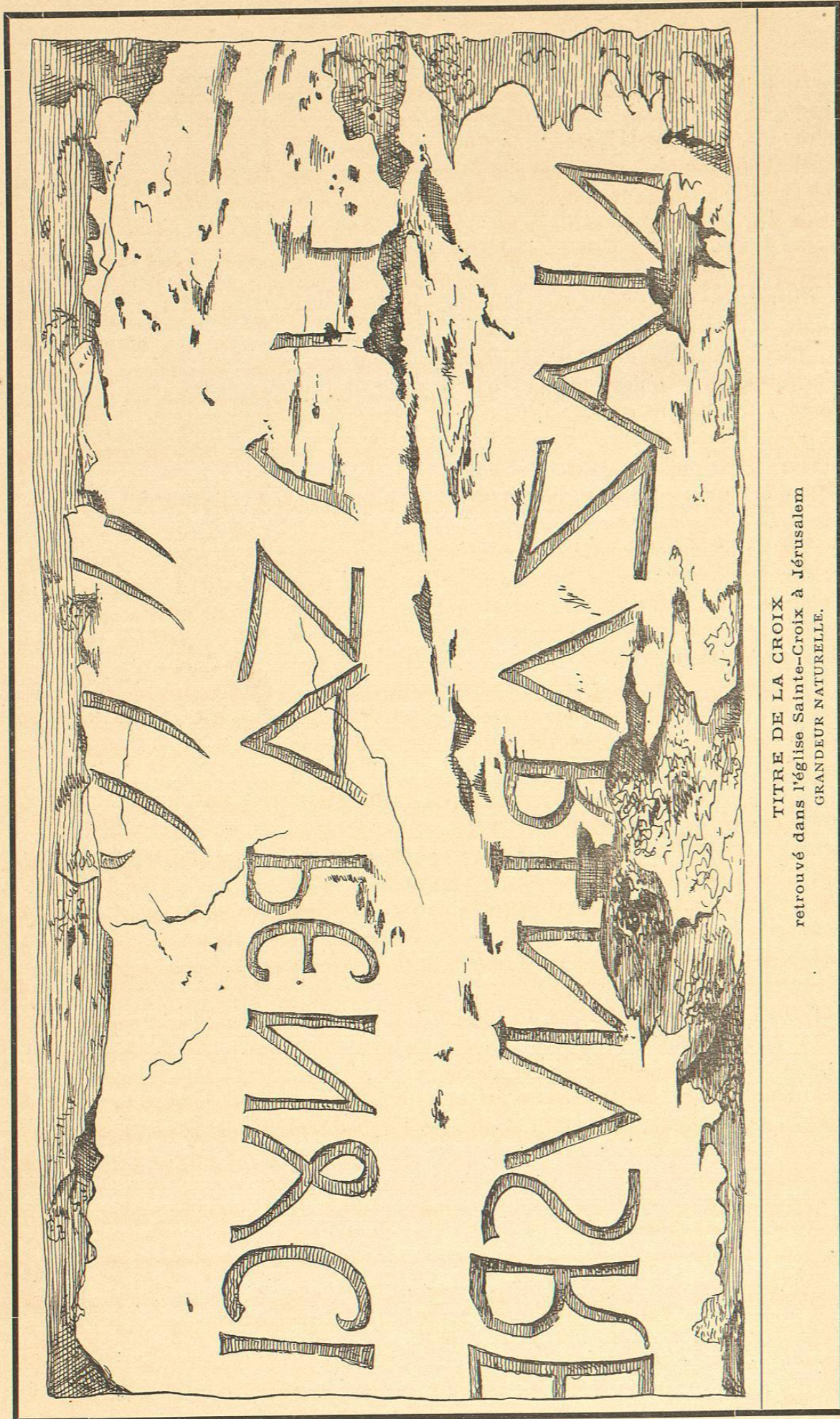
III. — LE TITRE DE LA CROIX.

« PILATE, nous dit saint Jean, rédigea une inscription qu'il plaça au-dessus de la Croix. Il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. — Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. Mais les princes des prêtres disaient à Pilate : N'écris pas : roi des Juifs ; mais écris qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit (2). »

Ce titre de la Croix, ainsi débattu entre les Juifs et Pilate, nous a été conservé, au moins en partie notable, et « c'est un grand bonheur pour les chrétiens, dit M. Rohault de Fleury, de pouvoir encore lire cette inscription, qui est comme le sceau de notre histoire sacrée (3). »

Rédacteurs d'un ancien mémorial de la ville de Rome, des témoins, contemporains du fait, racontent comment le titre de la Croix fut retrouvé :

1. *De festis Domini.*
2. *S. Jean*, XIX, 19-22.
3. *Instruments de la Passion*, p. 184.



TITRE DE LA CROIX
retrouvé dans l'église Sainte-Croix à Jérusalem
GRANDEUR NATURELLE.

« Le 1^{er} février 1492, Mgr P. Gonsalvi de Mendosa, cardinal de Sainte-Croix, faisait réparer et blanchir son église (Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome). Lorsque les ouvriers atteignirent le sommet de l'arc, au milieu de la basilique, près du toit, ils découvrirent une niche dans laquelle se trouvait une boîte de plomb de deux palmes, bien close, et au-dessus une plaque... où étaient gravés ces mots : *Hic est titulus veræ crucis*. On trouva dans cette boîte une planchette d'une palme et demie de long, rongée d'un côté par le temps, et portant, en caractères gravés en creux et colorés de rouge, l'inscription suivante : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum*... La première ligne était écrite en caractères latins, la seconde en caractères grecs et la troisième en caractères hébreux...

« Tout le monde est resté convaincu qu'on avait devant les yeux l'inscription que Pilate plaça sur la croix... et que sainte Héléne, mère de Constantin, avait mise dans l'église, à l'époque de sa construction. »

Comme les auteurs du vieux mémorial, M. Rohault de Fleury est convaincu de son authenticité et, qui mieux est, de son intégrité.

Par une étude comparée, minutieuse, de ce titre et du couvercle qui le recouvrait, il arrive à cette conclusion :

« Nous trouvons aujourd'hui une relique du titre et un couvercle, en terre cuite, parfaitement faits l'un pour l'autre. Les lettres sur la terre cuite sont nécessairement antiques et n'appartiennent pas au moyen-âge... On n'a pu en rien détacher ni réduire son étendue ; donc nous possédons, dans son intégrité primitive, la relique donnée à Rome par sainte Héléne (1). »

Ames fidèles, vous connaissez maintenant les origines et la découverte de ce titre dont vos yeux, tant de fois, ont vu les initiales I. N. R. I. au sommet de votre crucifix.

Vous tâcherez, à vos heures de prière, de pénétrer le sens mystérieux de cette inscription :

JÉSUS, NAZARÉEN, ROI DES JUIFS

et remplis des sentiments de reconnaissance que cette méditation vous aura inspirés, vous redirez avec le vénérable Louis Dupont (2) :

« O Fils du Dieu vivant, cette inscription vous convient admirablement ; car il n'y a que vous, et vous seul, qui soyez Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

« Oh ! si tous les hommes pouvaient lire ce titre et confesser que vous êtes leur Roi et leur Sauveur !

« O titre qui contenez toutes les raisons que je puis alléguer pour trouver grâce devant Dieu, c'est par vous que mes prières sont entendues, que mes désirs seront exaucés, que tous mes maux seront guéris.

« O Père éternel, jetez les yeux sur ce titre attaché à la croix de votre Fils ; et puisqu'il me donne un droit légitime et incontestable à votre royaume, daignez m'en ouvrir les portes à ma dernière heure, afin que j'y règne avec vous dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

1. *Instruments de la Passion*, p. 190.

2. IV^e partie. Médit 43^e, § 1.





IV. — LA VICTIME.

JADIS, le jeune Isaac, figure du Sauveur, après avoir porté jusqu'au lieu de l'immolation le bois et le feu du sacrifice, dit à Abraham : « Mon père, voici le feu et le bois, mais où est la victime ? »

A la vue de cette croix dont nous venons de constater la forme et la nature, à la vue de ces clous que nous venons de mesurer et de compter, nous n'avons pas besoin de demander quelle est la victime.

Le titre de la croix vient de nous en révéler le nom.

La victime, c'est le Fils même de Dieu, c'est ce Jésus qui, nouvel Isaac, vient de porter, lui aussi, le bois de son supplice jusqu'au Calvaire. A peine arrivé au sommet, on le dépouille de ses vêtements.

Assistons à la crucifixion, telle qu'elle nous est décrite par un maître de la plume :

« Jésus fléchit les genoux, et se traînant vers l'instrument du supplice, il s'y étendit sans mot dire. La main droite fut adossée à l'extrémité de la traverse, et l'un des bourreaux la fixa d'un coup sec par un clou...

« Le sang jaillit, les doigts se contractèrent, et les lèvres de la victime laissèrent échapper un gémissement.

« Un second coup ; la main gauche adhérait au bois.

« C'étaient d'habiles ouvriers que les chaoucks du procureur, et qui faisaient leur besogne avec un plaisir dont leur dextérité se ressentait... Les mains clouées, ce fut le tour des pieds. Un horrible frémissement agitait le Supplicié pendant qu'on lui disposait les jambes à demi pliées sur le tronc de l'arbre maudit. Qu'importait aux bourreaux, habitués à ces spasmes et pressés d'en finir !

« Pendant qu'une pression brutale maintenait les pieds à la place indiquée, les marteaux enfonçaient rapidement les deux clous qui restaient (1). »

Pilate, sois fier de ta puissance : tes ordres sont pleinement exécutés, et, jusqu'à la fin des âges, les peuples, mêlant ton nom au souvenir de ce crucifiement, chanteront : *Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato.*

Les exécuteurs approchèrent la croix du trou destiné à la recevoir ; ils l'y glissèrent, la dressèrent, et, foulant à sa base pierre et gravier, ils purent, contents de leur besogne, regarder d'un œil satisfait Jésus ainsi élevé entre ciel et terre.

Ames pieuses, qui avez le culte du crucifix, regardez-le bien aussi, ce Jésus, sur cette croix ; c'est le Crucifix prototype ; le vôtre n'en est que l'imitation : quand vous contemplez votre christ de métal ou d'ivoire, c'est à ce Christ du Golgotha, à ce Christ de l'histoire, qu'il faut toujours aller par la pensée, recueillant leçons et préceptes de ses plaies saignantes et de ses lèvres mourantes.

Regardez-le bien : celui qui est là suspendu, c'est celui dont le Prophète a dit qu'il est le plus beau des enfants des hommes. Le Saint-Esprit a mis son amour à le former, et la Vierge Marie lui a fourni le plus pur de son sang. C'est lui qui, naguère étendu sur la paille de la crèche, bercé sur les genoux de sa jeune mère, agenouillé dans le temple, assis au milieu des docteurs, transfiguré sur le Thabor, ravissait d'admiration les anges et les hommes.

Eh bien ! ce corps si beau, si pur, si délicat, regardez-le maintenant sur la croix.

1. R. P. Ollivier, *Passion, Crucifiement*, pp. 387-388.

Sa poitrine, ses bras et ses jambes sont creusés des affreux sillons qu'y ont tracés les fouets de la flagellation. Le sang jaillit de ses mains et de ses pieds comme de sources vives. Les longues épines de sa couronne entrent profondément dans son front, et le sang qui en découle a collé ses cheveux en plaques rougeâtres. Grand Dieu ! Quel spectacle !

Pourquoi a-t-on ainsi cloué cet homme vivant ? Pourquoi ces féroces vampires ont-ils ainsi extrait tout le sang de ses veines ? — Saint Paul, d'un mot, vous donne la réponse ; d'un mot, il résout le problème : si le Fils de Dieu est cloué à un gibet infâme et douloureux, c'est qu'il nous a aimés, *Dilexit !* Regardez-la, cette victime d'amour, souvent et longuement : un premier regard ne suffit pas à saisir cette physionomie divinement belle.

Au Musée d'Avignon, on admire, à bon droit, un crucifix d'ivoire dû au ciseau de Jean Guillermin : « Sa figure d'une beauté ravissante, représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit, les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée ; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas ; regardez la partie gauche de la face ; plus de douleur, rien de terrestre ; le Dieu se révèle. »

Ce ne sont pas deux aspects seulement que vous offre, au Calvaire, l'adorable Victime ; ce sont les aspects les plus variés, les poses les plus sublimes qui, dans la suite des âges, raviront le regard des Saints contemplatifs et inspireront le ciseau des artistes chrétiens, soucieux de lire l'Évangile, de méditer le Golgotha, d'écouter les paroles qui y furent prononcées.



V. — LES SEPT PAROLES.

QUAND, dans une famille, un père aimé et vénéré est sur le point de mourir, les enfants se réunissent autour de son lit, et là, attentifs, recueillis, silencieux, ils fixent leurs yeux sur le visage de celui qui s'en va. Ils tâchent de saisir sur cette figure chérie les sentiments divers qui s'y impriment tour à tour, la pensée de la séparation ou la pensée du ciel. Le moribond agite-t-il ses lèvres, tous les enfants se serrent plus près de lui, et tendent une oreille avide, pour ne pas perdre une seule des paroles — les dernières — que murmure ici-bas cette voix qui s'éteint.

Suivons cet exemple. Regardons le visage de notre Sauveur expirant ; écoutons les sept dernières paroles qu'il prononça, et considérons l'expression de sa physionomie qui correspond à chacune de ces paroles.

PREMIÈRE PAROLE.

C'est la *miséricorde* que nous apercevons tout d'abord sur la face adorable du Crucifié ; c'est le trait caractéristique de sa physionomie ; car, en fin de compte, pourquoi est-il là, sinon pour assurer le triomphe de la miséricorde sur la justice ? Cette miséricorde apparaît surtout quand, dirigeant tour à tour ses yeux vers le ciel et vers